

À LA RECHERCHE DE SON *CENTRE* PERDU

Serenela GHÎȚEANU*

Qui sommes-nous sans la connaissance de soi-même ? Personne, rien. C'est même l'une des tâches les plus difficiles d'une vie d'homme. Parvenir à son *soi*, à son *centre*, à notre partie sacrée demande un long apprentissage, un trajet initiatique, parsemé d'obstacles, d'épreuves qui peuvent durer toute une vie. La littérature d'aujourd'hui se préoccupe peu de cette recherche de spiritualité. Pourtant, si l'homme veut sauver ce qu'il y a de meilleur en lui, dans ce monde désacralisé, il devrait bien se tourner vers le peu d'écrivains et de philosophes qui s'en préoccupent encore.

A priori, Sylvie Germain et Bujor Nedelcovici ne sont pas censés avoir trop d'affinités.

Sylvie Germain (née en 1954) est un écrivain français contemporain qui, après des études de philosophie (et un doctorat dirigé par E. Lévinas), a travaillé comme fonctionnaire au Ministère de la Culture Française, puis comme professeur de philosophie et de français à l'École française de Prague, entre 1986-1993. Ses romans traitent d'une quête de spiritualité chrétienne, à travers la problématique du mal, en faisant appel à un univers souvent fantastique, inspiré de mythes, de fables et de légendes. Elle fait son début en 1985, avec *Le livre des nuits*, roman qui reçoit six prix littéraires et qui est traduit en roumain aux Editions Univers, en 1999. Elle continue son œuvre romanesque avec *Nuit d'Ambre*, *Jours de colère* - Prix Femina 1989, traduit en roumain aux Editions Pandora-M, en 2003, *L'enfant méduse*, *Immensités*, *Tobie des marais*-Grand Prix Jean Giono 1998, *Chanson des mal-aimants*, et publie en même temps des essais: *Les échos du silence*, *Céphalophores*, *Mourir un peu*. Depuis 1994, Sylvie Germain vit à Pau et se dédie exclusivement à l'écriture.

Bujor Nedelcovici (né en 1936) est un auteur roumain contemporain qui, après des études de Droit, se voit rayé du barreau, dans les années '50, à cause de l'arrestation de son père, l'une des nombreuses victimes (coupable-innocent du régime communiste). Nedelcovici travaille, alors, pendant 12 ans, comme ouvrier, sur les chantiers de

l'industrialisation forcée de l'époque et consacre ses loisirs à l'écriture. Son premier roman, *Ultimii (Les derniers)*, paraît à peine en 1970; il est suivi d'autres qui portent tous, plus ou moins, sur le thème du coupable-innocent, dans un régime totalitaire. Dans les années '80, Nedelcovici travaille pour des publications littéraires; il est également scénariste, à partir de son roman, *Zile de nisip (Jours de sable)*, d'un film interdit par les autorités de Bucarest, en 1984. En 1985, son roman utopique, *Le second messenger*, critique trop évidente du régime, est refusé par toutes les maisons d'édition auxquelles l'auteur fait appel. Nedelcovici arrive à le faire publier à Paris, ce qui lui vaut des chroniques très favorables et le Prix de la Liberté 1986. Désormais, Bujor Nedelcovici devient *persona non grata* dans son propre pays et, en 1987, il doit s'exiler en France. En ce moment, il travaille à la rédaction de la revue *Esprit* et continue à écrire et à publier de la littérature, en Roumanie, comme en France. Ses trois derniers romans et un volume de nouvelles quittent, en quelque sorte, la problématique politique, pour aborder un registre métaphysique.

Les deux romans que nous nous proposons de comparer, *Eclats de sel* [1] de Sylvie Germain (a) [3] et *Le matin d'un miracle* [4] de Bujor Nedelcovici, présentent, à notre avis, des affinités au niveau du thème, des motifs et des significations.

Ainsi, le thème central des deux romans, est *la quête de soi-même* d'un personnage principal - Maria, dans *Le matin d'un miracle*, et Ludvik, dans *Eclats de sel*, - associée à *la quête de Dieu*.

Tout d'abord, les deux personnages ont en commun de vivre dans un *état d'exil*. L'exil est intérieur pour Maria qui, après avoir essayé de vivre avec son bien-aimé, l'écrivain Iosif Rabovski, à Paris, rentre à Bucarest, dans un état de trouble intérieur profond. Elle quitte la peinture et se met à la haute couture, dans un isolement rarement interrompu par la présence chaleureuse de quelques amies fidèles, qui forment une sorte de « réseau de soutien », insuffisant pourtant, pour la sortir de sa

* Maître-assistant, Université "Petrol-Gaze" Ploiești

crise existentielle. La sonnerie du téléphone lui semble «froide et alarmante». [4: 13] Maria ne sait pas pourquoi elle n'a pu vivre, à Paris, avec celui qu'elle aimait et qui l'aimait, et elle s'enferme depuis dans une mélancolie qui frôle l'abattement des moines désertés par la foi. Son travail est significatif aussi pour ce qu'elle est devenue après la „cassure intérieure„: coudre de belles robes, c'est traiter avec l'éphémère, aussi beau soit-il.

Ludvik, le personnage de Sylvie Germain, est Tchèque et vit un exil à rebours: il rentre à Prague, après la chute du communisme, après plus de vingt ans d'exil. A l'Ouest, il avait connu un grand amour avec Esther, mais celle-ci l'avait trahi, ce qui renforce son sentiment d'aliénation. Ludvik n'en est pas troublé, en fait, plus du tout, parce qu'il est tout simplement « las de lui-même et, donc, de tout et de tous.» [3: 21] A Prague, il voit des gens, il flâne, mais, comme il ne se sent plus appartenir ni à l'Occident, ni à son pays d'origine, il traîne comme un chevalier errant d'antan, sans trop savoir, pourtant, définir «sa quête»... Méaventure significative: en rentrant, dans le train, un voyageur profite de son sommeil et prend son manteau, lui laissant le sien, un manteau étranger, plus usé, et, donc, plus approprié à Ludvik !

Ensuite, les deux personnages sont liés à un *être aimé* qu'ils ont *abandonné*. Ce personnage est, pour eux, un *maître spirituel* et le porteur d'un *message providentiel*, message écrit qui va être décodé avec difficulté au fur et à mesure de leur aventure intérieure, parce que son destinataire n'est pas prêt à le recevoir avant un *parcours initiatique*.

Maria reçoit, par l'intermédiaire d'Erasmus Comet, un ami de Iosif, le dernier livre de son bien-aimé. Elle le lit avec ferveur, essaie d'identifier les personnages, mais ce n'est que plus tard qu'elle comprendra le signe envoyé par Iosif, qui parle d'un voyage fabuleux en bateau, défiant l'espace géographique, vers le salut de l'âme, suggéré à travers l'attente de la résurrection du siècle et du Seigneur. Symbole de la connaissance, le voyage renvoie presque toujours à l'idée du devenir spirituel. [2: 30] Le message de Iosif consiste également à nous transmettre que les dons «doivent être conquis et possédés au moment même où Dieu nous les a offerts». [4: 114] Maria saisit cette phrase, mais elle devra traverser un trajet de plusieurs mois d'éclaircissement au niveau cognitif, puis de purification de l'âme et d'acheminement vers la foi, pour recevoir le don. Le livre se trouve sous le signe d'un symbolisme puissant: c'est un symbole de l'Univers, mais aussi de la Révélation et du message divin. [1: 254]

Le retour de Ludvik n'occasionne pas une vraie rencontre avec son maître, ancien professeur de l'Université, Joachim Brum. Ce dernier est très vieux et complètement enfermé dans son mutisme. Il semble sénile, mais, en fait, il est extralucide et se concentre sur un événement dont il voudrait percer la signification: de quoi ont parlé, il y a 400 ans, l'empereur Rodolphe II et Rabbi Loew, le Maharal de Prague, lors d'une rencontre historique et mystérieuse. Brum s'efforce de mourir à une date fixe: l'anniversaire de cette rencontre d'il y a 400 ans, qui a dû porter, très vraisemblablement, sur Dieu, d'après les écrits qui témoignent des préoccupations de Rabbi Loew. Et Brum y arrive, défie les prédictions des médecins et quitte ce monde terrestre à cette date-là, comme un illuminé. Ludvik ignore, au début, ces détails, il perd un carnet que la nièce de Brum lui offre comme souvenir et, lorsqu'il reçoit une carte de vœux à écriture presque illisible, il ne se donne pas la peine de la déchiffrer. Plus tard, en retrouvant la carte, Ludvik sera capable de comprendre qu'elle avait été envoyée par Brum lui-même et qu'elle contenait son message. Le texte de Brum parle du voyage des trois Rois mages qui cherchent l'enfant Jésus: « Ils sont en marche depuis si longtemps. A trop tarder, on risque de les perdre de vue. Or, leur errance est notre chance. Il est temps de se mettre en chemin. Tous mes vœux de bonne route. Adieu.- Votre J. Brum ». [3: 112] La cécité temporaire de Ludvik n'est pas seulement métaphorique; à travers l'éclaircissement qui se produit en lui, allant de l'indifférence – « je patauge dans l'indifférence », dit-il [3:11]-, et jusqu'à la redécouverte du goût de vivre « si amer, acide, fût-ce goût » [3: 149], Ludvik connaît des problèmes physiques de vue et doit se résoudre à porter désormais des lunettes ! Ludvik doit, donc, lui aussi, conquérir et posséder le don qu'on lui offre. Sa vie dans un monde libre avait été une errance inutile et il lui faut rebrousser chemin pour retrouver ce qu'il avait perdu, c'est-à-dire soi-même.

Maria et Ludvik bénéficient, tous les deux, de l'aide de quelques figures de *donateurs*, dans leur *parcours initiatique*. Si nous attribuons au terme *donateur* le sens que lui a donné Vladimir Propp dans son célèbre schéma sur le conte [6: 51], le parcours initiatique du héros est d'une autre nature, car celui du héros du conte représente le passage à l'âge adulte et non pas un acheminement vers la foi en Dieu.

Pour Maria, le premier *donateur* est son ami, le musicien Marcov, qui vit, lui aussi, dans un isolement presque total: abandonné par sa femme et

son enfant, tombé en disgrâce, car sa musique, très appréciée autrefois, n'est plus jouée, il s'applique à composer toujours, car, pour lui, vivre *dans* et *pour* la musique est un « héroïsme intime, un héroïsme qui ne s'affiche pas ». [4: 136] Marcov est une sorte de frère spirituel de Maria, il est aussi un *donateur*, au sens où il est le premier qui la met en garde que quelque chose de particulier lui arrive et qu'elle doit bien prendre soin d'elle. C'est toujours lui qui l'envoie chez le second *donateur*, plus important, le médecin psychiatre Horvath.

Maria se fait hospitaliser dans sa clinique et le médecin lui explique qu'elle n'a pas besoin de médicaments, mais d'une prise de conscience: il faut qu'elle cesse de vivre dans l'imagination, qu'elle reprenne contact avec la réalité. Maria est douée d'une force extraordinaire de vivre dans un temps imaginaire, ce qui, d'ailleurs, est extrêmement dangereux. Elle frôle même la mort, à la suite de ce que Horvath appelle un sommeil comateux. Maria vit, en fait, dans l'imagination, près de Iosif, faute de n'avoir pas pu le faire dans la vie réelle (son image idéalisée de lui et de leur amour n'avait pas collé à la réalité). En même temps, elle a des intuitions sur ce dont elle a besoin et comprend qu'elle doit vaincre d'abord sa peur de la mort. Elle entrera dans la chambre des agonisants et y veillera un vieillard, en l'accompagnant, avec prières et sérénité, dans son chemin vers la mort. Se réconcilier avec la vie passe, donc, par l'apprentissage de la mort, étape que Maria parcourt seule, avec courage, parce qu'elle veut se connaître soi-même et se libérer de ses démons intérieurs.

Son troisième et dernier *donateur* est sœur Epiharia, du monastère de Ghighiu. Après sa sortie de la clinique, Maria est guérie au niveau du mental, mais elle a encore besoin de libérer son âme et de s'ouvrir pleinement à la vie. Elle va passer quelques mois dans ce monastère, peindra des icônes et priera beaucoup, avec patience et concentration, comme sœur Epiharia le lui enseigne. Elle comprendra que « souffrir n'est pas un châtement, c'est un chemin menant à la connaissance de soi, à la sagesse, à la purification...c'est s'initier au sacré qui est en nous et autour de nous. » [4: 200] Elle comprendra aussi qu'il faut apprendre à intégrer l'amour pour quelqu'un dans l'amour qu'on a pour Dieu et qu'il faut aussi apprendre à recevoir les dons - d'amour- que Dieu nous offre, sous peine de commettre un grand péché. A la suite de cette purification intérieure, Maria entre dans un état de grâce et elle est capable de sentir, de très loin, que Iosif, resté à Paris, se trouve en difficulté. Pourtant, elle reste humble et patiente et elle en sera

récompensée: un jour, le téléphone sonne et elle apprend que Iosif est rentré à Bucarest. Le miracle se produit, donc, au moment où Maria est, enfin, prête à le reconnaître, à le recevoir et à s'en réjouir. Le matin de ce miracle n'est pas choisi par hasard, le matin étant le symbole de la victoire remportée par la lumière sur les ténèbres, l'heure de la vie paradisiaque, le temps des promesses et des espoirs. [2: 55]

A son tour, Ludvik rencontre presque à chaque pas, depuis son retour à Prague, des *donateurs*. Au début, cela l'agace, ensuite, petit à petit, une transformation aura lieu en lui. Son premier *donateur* est un employé de la Caisse d'Épargne, qui lui explique que le code de son livret d'épargne, Le Mat, figure du tarot, est « un gueux errant déguisé en bouffon » [3: 43] qui, ayant tout perdu, s'est rendu disponible « pour l'imprévu, pour l'inespéré ». [3: 44] Ce personnage est un sage, donc, un inspiré et, quand l'employé demande à Ludvik si c'est pour cela qu'il avait choisi ce nom ou s'il a bien réfléchi à la valeur du temps, Ludvik pense qu'il a affaire à un fou.

Le second *donateur* est un passant qui demande abri sous le parapluie de Ludvik, en attendant le tram, car il porte dans ses mains une rose faite de sel, qui avait „fleuri „, dans la patience. Ce passant conseille à Ludvik de surpasser ses préjugés et de se risquer « du côté de l'impensé ». [3: 50] Tout est symbole, mais Ludvik pense encore avoir affaire à un gentil fou. La rose renvoie à l'idée de beauté, d'amour et de vie, selon les anciens grecs. C'est aussi un symbole solaire, qui renvoie à la lumière du jour, à la sagesse, à l'instinct créateur. Dans le christianisme, la rose est le symbole de la Vierge Marie et de Jésus Christ [1: 176]. Enfin, le sel nous renvoie au Serment sur la Montagne, quand Jésus Christ dit à ses disciples qu'ils sont « le sel de la terre » selon *Matthieu*, 5,13. Dans le folklore aussi, le sel est associé à la sagesse, à la nourriture spirituelle et il est vu aussi comme substance purificatrice. [2: 170]

Le troisième *donateur* est le serveur d'un bistrot, qui parle déjà à Ludvik des trois Rois Mages et du fait que ceux-là n'ont pas apporté du sel, comme cadeau à l'enfant Jésus, justement parce que Jésus apportait au monde « le goût le plus vif du sel ». [3: 59]

Le quatrième *donateur* est un kiosquier qui, à partir d'un discours sur le mal, en occurrence sur Auschwitz, lance à Ludvik toute une diatribe contre l'ennui, le pire des maux et des péchés, car l'ennui « nous détache de tout, des autres, de nous-mêmes ». [3: 72] Ce petit vendeur refuse, d'ailleurs,

de vendre à Ludvik le journal demandé et, soudain, Ludvik se met à réfléchir aux drôles de rencontres qu'il ne cesse de faire, malgré lui.

En même temps, Ludvik travaille à une traduction dans laquelle Rabbi Loew est cité, celui dont l'éditeur dit qu'il ferait partie de ceux qui « ont le don de nous donner des nouvelles de nous-mêmes et du monde par-delà les siècles ». [3: 66] L'éditeur précise qu'il faut bien qu'on ressente aussi le besoin de ce genre de nouvelles ! Ludvik est, par conséquent, entouré par des messagers et des signes, mais il met du temps à les reconnaître et à les déchiffrer. Son initiation passera par un séjour à la montagne. La montagne représente un *axis mundi* qui mène l'homme vers les valeurs de l'esprit; c'est le lieu de rencontre entre le ciel et la terre et, dans les anciennes croyances, c'était aussi la demeure des dieux. [2: 120] Le *donateur* est, cette fois-ci, un enfant-symbole de l'innocence, de la pureté, des promesses futures, associé à l'état primordial de l'homme [2: 43]. L'enfant, tout en nourrissant des ombres d'oiseaux avec de petits morceaux de sel, parle à Ludvik du sel qu'on devrait semer sur tout ce qu'on aime et il reproche à Ludvik d'avoir laissé « s'affadir le goût de toutes choses », « jaunir le sel » de sa mémoire et « se corrompre celui de ses serments d'amitié avec le monde, avec les gens ». [3: 97] Nous retrouvons la symbolique du sel, mais aussi celle de l'oiseau, car l'oiseau est le symbole de la relation entre le ciel et la terre. (En grec, le mot est synonyme de message du Ciel.) Enfin, l'oiseau symbolise également les états spirituels. [1: 22]

L'éditeur de Ludvik est aussi un *donateur*, car il lui parle de Rabbi Loew, qui avait proposé une analyse profonde de l'écart qui existe entre l'homme et Dieu et il prévient aussi Ludvik que, dans l'indifférence, « on finit par se perdre soi-même de vue ». [3: 110]

Enfin, le dernier *donateur*, le septième, est la femme de ménage de la clinique dans laquelle Ludvik passe pour ses problèmes de vue. Sans être interrogée, comme les autres, elle parle à Ludvik des larmes, de la souffrance, du fait qu'à l'heure de notre mort, ce sera peut-être le poids du sel déposé par nos larmes qui « fera pencher l'âme en partance du bon côté-celui où Dieu se tait ». [3: 129]

Aussi Ludvik est-il gagné par un trouble croissant, par une sensation « d'effondrement interne, de dédoublement de sa conscience ». [3: 131] Il se laisse aller à cette remise en cause de lui-même, en se remémorant toutes les rencontres qu'il vient de faire le dernier temps et en se posant des questions.

Son maître, Brum, quitte ce monde terrestre et Ludvik récupère le dernier don de la part de celui-ci, l'anthologie de poésie que lui-même avait offerte il y a plus de vingt ans à son maître. Il comprend désormais que l'apparente sénilité de Brum n'était que l'expression d'une vie menée à un niveau supérieur, complètement spiritualisé, ascétique.

Et pourtant, Ludvik doit encore parcourir une dernière étape dans son trajet initiatique. Se trouvant dans un train, il aperçoit, sur un quai de gare, un homme qui lui est identique, son double, qui le regarde d'abord d'une gravité douloureuse, puis qui lui sourit, avec « détachement et compassion ». [3: 166] Ludvik entend alors son propre soi lui parler et lui reprocher de l'avoir exilé: « Ludvik, il fait si froid dans ton oubli, il fait si sombre dans ton ennui, il fait si faim, et soif, dans ton inattention au mystère de ce monde... ». [3: 168] C'est le moment de transfiguration de Ludvik car, tout en errant à travers Prague, Ludvik se retrouve enfin soi-même, et arrive à comprendre le message de Brum. Renversé dans la neige, il éclate de rire - un rire de délivrance et d'ouverture au monde, à la vie. La neige n'est-elle pas, dans le folklore, le symbole d'une bénédiction du Ciel et une promesse de santé pour les hommes? [2: 211]

A côté de cette *recherche de la spiritualité chrétienne*, Sylvie Germain et Bujor Nedelcovici fondent leurs romans respectifs sur une *référence mythique*.

Dans son roman, Bujor Nedelcovici place en épigraphe une large citation qui porte sur la descente aux Enfers de la déesse Ishtar (version assyrienne de Ninive), celle qui doit abandonner, à chaque porte, sa couronne, son collier de perles, bref, toutes les marques de son pouvoir, pour rencontrer la souveraine des Enfers, afin de récupérer son bien-aimé, Tammuz. Elle récupérera tout ce qu'elle a dû enlever à la sortie, toujours progressivement... D'après ce modèle, Maria doit traverser un trajet sur lequel elle doit se rendre humble, afin d'avoir accès à la connaissance et à la foi.

L'auteur se confesse, d'ailleurs: « Je pense que tous mes romans renvoient à un mythe, une légende ou une parabole... Un vrai roman, c'est un mythe transposé dans une situation concrète, par laquelle le miracle du monde nous est révélé... J'emploie souvent le symbole, la métaphore, la parabole qui, je pense, composent la structure du roman et, en même temps, l'élèvent à un niveau supérieur de la connaissance. » [5: 123]

Dans le cas du roman de Sylvie Germain, nous n'avons pas un mythe qui remplisse la fonction de modèle, mais plutôt une référence qui nous

parvient à travers le leitmotiv du sel. La référence est biblique: il s'agit de l'épisode du Serment sur la Montagne, dans lequel Jésus Christ compare ses disciples au sel de la terre et leur indique leur mission.

Nous trouvons dans *Eclats de sel* une superbe légende hassidique sur les anges et maintes petites histoires à valeur de contes symboliques, le goût de l'écrivain étant plutôt de créer une certaine atmosphère, dans laquelle des poèmes d'Apollinaire

viennent rejoindre un style très poétique en soi-même.

Sylvie Germain se confesse également: «J'ai toujours tout vécu sous forme de contes ou de fable. Mais cette montée de la fable, quand j'écris, fait partie d'un processus inconscient.» [dans 7: 64]

Il nous reste à conclure que pour ceux qui cherchent encore un «réenchantement du monde», la lecture de ces deux romans offre un moment privilégié de méditation, tout comme de plaisir...

NOTES

(a) Prix littéraire des étudiants.

RÉFÉRENCES

1. **Chevalier, J., Gheerbrant, A.**, *Dictionar de simboluri*, Artemis, București, 1991, vol. I.
2. **Evseev, I.**, *Dictionar de simboluri și arhetipuri culturale*, Amarcord, Timișoara, 2001
3. **Germain, Sylvie**, *Eclats de sel*, Gallimard, NRF, Paris, 1996
4. **Nedelcovici, Bujor**, *Le matin d'un miracle*, traduit du roumain par Alain Paruit, Actes Sud, Série Lettres roumaines, Paris, 1992
5. **Nedelcovici, Bujor**, «Dialogue avec Sanda Cordoș» dans *Aici și acum*, Cartea Românească, București, 1995 (La traduction de la citation nous appartient, S. Ghițeanu)
6. **Propp, Vladimir**, *Morphologie du conte*, Seuil, Poétique, Paris, 1970
7. **Tisson, Pascale**, «Sylvie Germain ou l'obsession du mal», *Le Magazine littéraire*, Paris, mars 1991